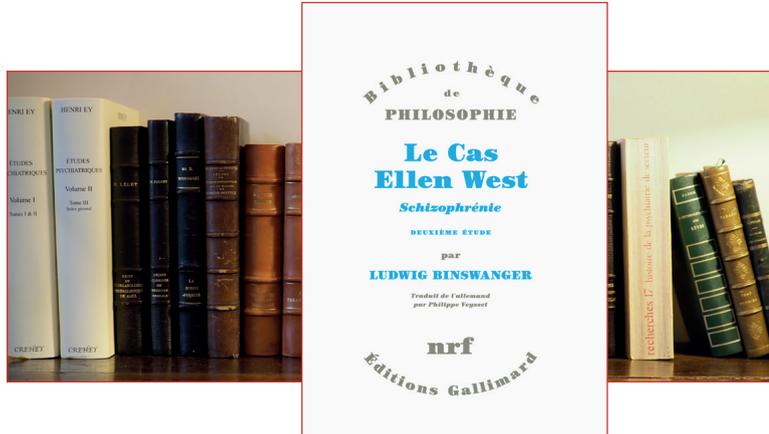


Bibliothèque du psychiatre



■ **Ludwig Binswanger**
Le Cas Ellen West
 Paris : Gallimard, 2016
 Coll. « Bibl. de philosophie »
 Trad. Ph. Veysset

Le Cas Ellen West de Ludwig Binswanger (1881-1966) est « une étude anthropologique et clinique » d'un trouble des conduites alimentaires, orientée par la phénoménologie au sens du « retour à la chose même » chez Husserl et par l'analyse existentielle (*Daseinsanalyse*), telle qu'elle s'est élaborée en psychiatrie après *Être et Temps* (1928) de Heidegger, avec *Rêve et existence* (1930) et *De la fuite des idées* (1933). Il paraît en 1944-45 dans la revue *Archive suisse de neurologie et de psychiatrie* (*Schweiz Arch für Neuro u Psych*, T. 53-55), avant d'être réédité en 1957 dans le volume *Schizophrénie* qui réunit cinq cas, dont les cas Jürg Zünd (1946/47), *Lola Voss* (1949) et *Suzanne Urban* (1952/53), traduits en français et le Cas Ilse (1945) inédit en français.

**Rubrique coordonnée
 par Eduardo Mahieu**

Binswanger est un psychiatre original, issu d'une dynastie de psychiatres, dont il incarne la troisième génération. Il a reçu une double formation, médicale et philosophique, dans les universités suisses de Lausanne et Zurich, et allemande de Heidelberg. Il s'est formé au Burghölzli auprès de Bleuler et s'est lié d'amitié avec Freud à une époque où ces deux éminentes figures entretenaient une proximité intellectuelle prometteuse au travers de Gustav Jung. Provenant d'une famille juive allemande immigrée en Suisse pour échapper aux lois restrictives qui interdisaient aux juifs les emplois dans la fonction publique, son grand-père et homonyme, Ludwig Binswanger (1820-1880), y a fondé la clinique Bellevue en 1857 à Kreuzlingen, près du lac de Constance. Le principe de la « communauté thérapeutique » y était en vigueur. Il s'est fermement maintenu dans le temps impliquant l'engagement du psychiatre et de sa famille auprès des malades. Son père Robert l'a dirigée et agrandie de 1880 à sa mort en 1910. Binswanger la dirigea de 1911 à 1957 et fit construire sa maison, le « pavillon blanc », au milieu du parc, puis ce fut au tour de son fils Wolfgang (1914-1993)

de 1957 à 1979, avant sa fermeture en 1980. Dans cette famille, il faut aussi compter avec l'oncle Otto Binswanger (1852-1929), qui soigna Nietzsche, professeur à Iéna et directeur de la clinique psychiatrique, chez qui Ludwig Binswanger fut assistant, mais aussi avec Marie-Luise Binswanger, la seconde femme de son père, psychiatre, qui donna naissance à deux garçons dont l'un Herbert (1900-1975) devint également psychiatre, sans oublier Kurt (1887-1981), un cousin, dont le nom apparaît sous la plume d'Aby Warburg dans *La guérison infinie*. Ainsi on ne s'étonnera pas que le célèbre historien de l'art, lointain parent d'Ellen West, hospitalisé quatre années (1921-1924) à Bellevue proteste, dans son délire de persécution et d'empoisonnement, contre la clique des Binswanger qui se relaye à son chevet.

L'aide à mourir

L'histoire personnelle et médicale d'Ellen West (1888-1921) se situe aux antipodes de celle d'Aby Warburg. Elle acquiert ses lettres de noblesse sous la plume de Binswanger, qui la rédigea vingt-trois ans plus tard. La brièveté de son hospitalisation, deux mois et demi, ne lui aura pas permis de suspendre durablement *son attraction pour la mort* ni de rechercher une solution alternative à celle avec laquelle elle était entrée à Bellevue à l'âge de 33 ans, début 1921, pour guérir ou mourir. Sa devise a toujours été : « Ou César ou rien ». Son sort fut scellé trois jours après sa sortie, lorsqu'elle mit fin à ses jours avec calme et sérénité en absorbant une dose mortelle de poison, comme un ultime détachement de la vie dont elle a défié les lois qui la reliaient à elle. En vérité, Ellen West eut recours à une aide au suicide. Celle-ci n'est pas explicitée par Binswanger, qui laisse entendre que le « suicide était "prémédité" décidé après mûre réflexion ». Il retrace

la réflexion médicale qui a conduit à la laisser quitter l'établissement, sachant qu'une sortie signifiait un « suicide certain ». Pourtant, en première intention, Binswanger n'a ni accepté ni entériné l'issue fatale. Il a bien davantage requis un sursis, ce qui ne pouvait signifier qu'un enfermement en secteur fermé, refusé par elle-même et son mari. Binswanger a durement ferrailé contre l'inéluctabilité du suicide, comme cela ressort de la lecture de *Ellen West. Poésie, textes en prose, journal intime, historique clinique*¹, pour finalement se ranger, malgré sa conviction, au pragmatisme de l'option qui abrège les souffrances.

Dotée d'une remarquable lucidité d'esprit, Ellen West a largement fait état de sa souffrance. Elle prend acte du diagnostic de schizophrénie établi par Binswanger, confirmé par Bleuler et de celui de « *constitution psychopathique se développant continûment* » émanant d'un psychiatre allemand n'appartenant pas à la même école, la condamnant à un mauvais pronostic dénué de thérapeutique, pour exiger de mourir dans la dignité avec le soutien de ses proches et de ses médecins. C'est pour cette raison que le collectif des trois médecins réunit en conseil, engageant leur responsabilité aux côtés du mari, « arrive à la conclusion de répondre au besoin urgent (*Drang*) de la patiente après sa sortie. »

Hospitalisée à Bellevue, après deux psychanalyses avortées, usée jusqu'à la corde par une « idée fixe », comme elle l'appelait, relative à une angoisse de grossir, souffrant d'aménorrhées depuis plusieurs années, Ellen West s'est adonnée à de sévères restrictions alimentaires, émaillées d'accès de boulimie, absorbant quotidiennement de 36 à 48 tablettes de thyroïdine et des purgations médicamenteuses. En une décennie, elle a connu des fluctuations de poids

allant de soixante-quinze à quarante-deux kilos l'année précédant sa mort. Dans les années vingt, ce dont elle souffre n'a pas encore de réalité spécifique ni de nom propre. Emil Kraepelin (1856-1926), consulté le 3 décembre 1922, « s'oriente vers la présence d'une hypocondrie aiguë (mélancolie), laquelle est guérissable et passera, même si la durée n'est pas prévisible ». De nos jours, Ellen West serait rangée parmi les troubles des conduites alimentaires. Elle serait sans doute diagnostiquée bipolaire de type II, à cause de l'association entre les troubles de l'humeur (sans phase maniaque aiguë) et de l'anorexie avec la boulimie ou encore les addictions. Bien que la nosographie éclaire les idées, elle n'épuise nullement le sujet, et surtout elle ne dresse pas le tableau clinique. Le cas, demeuré transversal à la nosographie psychiatrique de son époque, brouille les catégories.

Le Cas Ellen West est composé de quatre parties distinctes : tableau clinique, analyse existentielle (Monde, Mort, Temps, Éternité), comparaison des méthodes daseinsanalytique et psychanalytique, convergences et divergences et, en dernier lieu, analyse psychopathologique et clinique prenant la forme d'une étude comparée avec le « Cas Nadia » de Pierre Janet ainsi qu'avec d'autres symptomatologies (hystérie, contrainte, phobie, addiction, etc.) afin d'illustrer ressemblances et différences.

Une forme polymorphe de schizophrénie

Plusieurs buts sont poursuivis de manière concomitante. Le premier est scientifique et concerne la psychiatrie. Il s'agit de corroborer l'inflation du champ des schizophrénies par une approche nouvelle d'un cas limite. Selon la théorie de la donation par esquisses (*Abschattungen*) de Husserl, la visée consiste à faire apparaître les différentes facettes et seuils critiques de la schizophrénie conduisant de la santé à la maladie,

d'une schizophrénie paucisymptomatique jusqu'à celle présentant des symptômes productifs (délire, hallucinations). L'extension qui lui est accordée par Eugen Bleuler (1857-1939) a recouvert le tableau des nosographies établies par Kraepelin, le fondateur de la psychiatrie scientifique. Dans *Dementia praecox ou groupe des schizophrénies* [2], Bleuler, quoiqu'il affirme les conserver – formule de pure rhétorique –, s'emploie à effacer les frontières en englobant désormais des pathologies réputées distinctes : l'hypocondrie, la psychose hystérique, la manie et les mélancolies atypiques. Le spectre de la schizophrénie est ainsi devenu polymorphe. Dans cette mouvance, Binswanger est persuadé que la maladie s'atteste de manière rampante ou insidieuse chez Ellen West, avant même la cohorte des symptômes qui lui sont habituellement associés : déficience mentale, associations d'idées bizarres ni rationnelles ni intuitives, absence de représentation de la direction ou du but, autisme et altération du soi.

S'appuyant sur l'ouvrage de Kierkegaard, *La maladie à la mort*, il décèle chez Ellen West un défaut d'ipséisation, un refus d'être soi au sens de l'abstention et de l'abstinence (*Versagung*), qui fait barrage aux échanges entre les parties de son monde. D'après Michel Foucault dans *Binswanger et l'analyse existentielle* [3], Ellen West sépare son monde propre du monde-ambiant-et-avec par « un cloisonnement qui deviendra par la suite de plus en plus rigide ». Nous pourrions ajouter qu'un imaginaire fantaisiste dérègle l'homéostasie de son monde propre. Elle souhaiterait s'affranchir des contingences, être un homme, fait un temps comme si, s'illusionne, puis laisse tomber ; s'affranchir de son être social pour se mettre au service des pauvres, finir ses études, travailler pour devenir autonome. Tout reste en plan. La présence de sa nourrice auprès d'elle est requise tout au long de sa vie. Elle prend les choses à la légère sans tenir compte de « l'intervention

¹ Il s'agit des archives personnelles d'Ellen West, traduites par Jacques Auxenfans : *Ellen West. Poésies, textes en prose, journal intime, historique clinique* [1].

d'un nécessaire facteur pondéral », pour le dire avec Bachelard (*L'air et les songes*). Elle voudrait devenir un être diaphane, dénué de corps (*Körperloss*). Pour cela, elle doit se contorsionner en se torturant entre des polarités opposées : le haut, l'air, le spirituel, la minceur suprême d'un côté, et, d'un autre côté, le bas, la lourdeur, l'enlisement dans la matière. L'ambivalence est logée au cœur de son désir : en devenant autre, elle désespère de ne pas devenir soi. Binswanger n'incrimine pas le trouble fondamental de la dissociation, qui réside dans la scission (*Spaltung*) ou fission (*Zerspaltung*). En revanche, il fait appel à des notions jugées prodromiques, forgées en parallèles, comme la « dislocation du monde » (*Auseinanderfallen*) en deux mondes inconciliables et irréconciliables : un monde lumineux, léger, large, qui n'offre pas de résistance, *le monde de l'éther*, et un monde sombre, massif, étroit, *le monde de la terre* et du *tombeau* ; ou encore aux notions de « temporalité se disloquant en ekstases isolées les unes des autres » et empêchant toute forme de maturation, avec la « déchirure » ou « pliure » de la ligne d'existence, phénoménologiquement et narrativement pertinentes, mais qui ne rendent pas compte de la survenue d'une schizophrénie. Pourtant, cela ne fait pas faiblir son présupposé diagnostique, tandis qu'il se fait à lui-même de sérieuses objections. Ce préjugé touche l'ensemble des élèves de Bleuler. Dans ces années-là, le primat de la schizophrénie est donc surtout une affaire générationnelle.

La thématization du « trou » en relation avec le monde du « trou »

Le deuxième des buts poursuivis consiste à trouver le meilleur angle pour *entrer dans le monde* de la patiente, interpréter et analyser phénoménologiquement la forme dynamique de son existence (*Daseinsgestalt*), mais

aussi déterminer les contours et les formes stables (*Formen*) de son être-au-monde et de son être-par-delà-le-monde. Le *monde* d'Ellen West en tant qu'il rend visible les modalités d'existence à l'intérieur desquelles elle se projette (qui, quoi, comment, auprès de qui, de quoi) est ici l'axe principal autour duquel tourne l'analyse anthropo-phénoménologique. Comme le répète Binswanger : « L'individualité est donc ce que son monde est en tant qu'il est le sien. » Le « monde » pluriel englobe tous les aspects de l'existence, ceux qui touchent au domaine de la métabolisation, du commun et du partageable, comme au domaine du privé et de l'impartageable : la fantaisie et les chimères, le rêve, le souhait (*Wunsch*) élevé au rang d'*idéal*, sinon de *diktat* régissant la vie du corps que « je » suis (*Leib*). Chez Ellen West, Binswanger détecte précocement, à l'âge de 9 mois – avec le rejet du lait, premier rejet d'une longue série –, l'existence d'un *trait de séparation*, en lieu et place d'un trait d'union, entre le plus propre de son monde propre constitué par son corps vivant-vécu (*Leib*) et le monde ambiant constitué d'échanges, de soins et de maternage.

Sa pathologie, articulée autour d'une « angoisse de devenir obèse », prend naissance dans un appétit féroce et sans borne, un « ne vouloir se priver de rien », une « voracité » (*Gier*) qui est le corrélat de ce que Binswanger nomme un trou sans fond allant de pair avec le « monde du trou ». Il résume ainsi sa problématique existentielle en lien avec la description de son *idios kosmos* comme « évacuation progressive, enterrement et fossilisation de l'existence, être-trou (*Lochsein*) ». Il cite abondamment ses poèmes et son journal auxquels il eut accès après son suicide : « Le soleil brille, mais, en moi, c'est *vide*. » « Que signifie le sentiment horrible de *vide* ? Le sentiment abominable d'être-insatisfaite qui s'installe après chaque repas ? Mon cœur s'enfoncé, je le ressens physiquement, c'est un sentiment

indescriptiblement misérable. » « La faim est assouvie – l'amour ne l'est pas ! Il demeure l'énorme *trou* (*Loch*) non rempli. » Le trou si décisif dans la structuration d'Ellen West et de son monde est finement décrit par Binswanger. Il a pour corollaire une voracité qui dévore tout et a gagné la sphère de l'oralité et de l'analité autant que celle de l'amour. Cette voracité qui cache, en dernière instance, une demande d'amour a une face sombre qui cache une demande de mort. Demandes d'amour, de mort sont un doux euphémisme. Il s'agit en vérité d'une voracité qui engloutit tout et à l'égard de laquelle se refusant tout, elle ne se refuse rien. Cette voracité concerne avec frénésie l'amour et la mort, comme dans ce poème daté de ses dix-sept ans et intitulé : « Embrasse-moi à mort » (et non « Embrasse-moi une fois morte » comme c'est traduit.). « N'y a-t-il plus de salut ? » demande-t-elle. Et d'en appeler au froid et ténébreux roi de la mer, qui devrait venir jusqu'à elle, animé par une voracité d'amour brûlante, la presser dans ses bras et l'embrasser à mort. Dans une brève note de la page 153, Binswanger décline les différents aspects de la voracité qui sont l'envers du trou : une voracité de remplissage, qui prend l'aspect de la boulimie dévoratrice et de la faim sans faim ni fin, une voracité qui est aussi « faim du pouvoir et de la vie au sens de l'ambition ». Car Ellen West possède, selon l'expression appropriée de son lointain parent Aby Warburg, une très « vigoureuse denture de vie » (*Lebensgebiss*). Elle mord avec avidité, à pleines dents, dans la vie sans modération.

Mais le trou n'est pas seulement en rapport avec le corps incarné dans son rapport à la satisfaction, au plaisir, à la frustration, au fantasme, aux limites et à l'image du corps, aux autres et à soi, il est aussi en rapport avec le monde. Si l'expérience du monde est bien *somatomorphe*, comme Freud l'a découvert avec l'oralité et l'analité, ce n'est pas la dimension

somatomorphologique de l'expérience qui fonde un projet de monde à son image. Le tournant copernicien de l'analyse existentielle consiste à penser que c'est seulement « là où il y a un projet de monde comme monde du trou (*Lochwelt*), à un certain stade de l'enfance ou dans certaines formes de "désagrégation mentale", que l'être-trou, le fait d'être-rempli ou -vidé, ou de garder-en-soi sont ressentis comme "jouissifs" ». L'infantile d'Ellen West affleure au travers des figures parentales sécurisantes invoquées dans ces poèmes, qu'elle aimerait nostalgiquement retrouver pour vivre en paix dans un monde paisible. Mais dans son cas cependant, la nostalgie touche à ce qui n'a fondamentalement pas eu lieu et n'a peut-être pas même de lieu.

En 1921, Binswanger n'est pas encore phénoménologue. Son article, *De la phénoménologie*, est publiée en 1922. Ce n'est que dans l'après-coup de l'écriture qu'il ordonne les éléments épars et fragmentaires de l'histoire intérieure de la vie d'Ellen West et qu'il ressaisit du dedans la constance, voire l'immutabilité du rapport intime à la mort pour entrer le plus profondément possible à l'intérieur des agencements de son monde pour repérer la géographie du paysage qui ordonnance le rapport à soi, au milieu et aux autres.

Il ne faut pas s'imaginer que l'analyse existentielle comme méthode a été expérimentée et élaborée à même la rencontre thérapeutique avec la malade. Elle s'est développée, grâce à un ensemble de circonstances particulières et dans l'après-coup de plusieurs événements conjugués, dont plusieurs décès. Nous savons par Roland Kuhn, psychiatre à Münsterlingen, combien Binswanger a été affecté par les suicides de plusieurs patients à partir de sa prise de fonction comme médecin directeur, puis, en 1929, il a été fauché par celui de son fils aîné, Robert, dit Bob, destiné à devenir psychiatre. C'est aussi dans le sillage de la parution de son opus majeur, inédit en français, *Formes*

fondamentales et connaissance de la présence humaine (1942) que Binswanger écrit l'analyse existentielle d'Ellen West, qui en est inspirée. Dans cet ouvrage, le Dasein n'est plus défini en tant qu'ipséité seulement ou *solus ipse*, mais comme unité duelle, nous ou nouité (*Wirheit*), nouage d'un je et d'un tu dans l'amour, forme la plus pure du nous. De là à penser que l'éternité du nous a été thématifiée et conceptualisée à partir de l'absence, de la disparition de l'un des foyers de l'ellipse, du « deuil » de l'aimé, il n'y a qu'un pas.

Mais, c'est sous emprise que le « nous » apparaît dans toute sa fragilité, lorsque les relations sont dévoyées et perverties, dans la manipulation, le harcèlement, le dénigrement qui prend l'autre par son point sensible, son point faible, sa vulnérabilité. « Le prendre par » est le contrepoint de la nouité dans l'amour, dont la relation thérapeutique est une des déclinaisons possibles comprenant ses risques et ses dérives.

L'analyse existentielle à laquelle Binswanger se livre est exemplaire pour le thérapeute qui chercherait à savoir comment s'y prendre pour entrer dans le monde de son patient, traduire ce qu'il en saisit et ainsi, sous couvert d'explicitation et d'énonciation, agir sur les aspects bloqués de l'existence. La question de la mort transitive, celle qui est donnée à soi-même par soi-même et de sa survenue anticipée par rapport à la mort intransitive, celle qui nous attend et à laquelle se résoudre est un des fils conducteurs, sinon le pivot du troisième but poursuivi par Binswanger : saisir par une analyse serrée la priorité accordée par Ellen West à la mort qui la délivre et à laquelle elle se dit « vouée » ou « destinée ». Sans doute, l'écriture du cas fut cathartique pour Binswanger, qui en célébrant Ellen West célèbre ses morts, reconnaissant son ouverture au tu dans l'amour et sa recherche d'un abri pour l'éternité. Il parvient à la ressusciter, elle qui, dans un poème, a souhaité qu'une renaissance la « crée de nouveau

en mieux » et qui a déploré n'être qu'infertile, une cosse jetée au loin, une enveloppe vaine.

Tout au long, Ellen West apparaît comme une personnalité attachante, créative et inventive, à ceci près qu'elle se montre éminemment « défiante » et « entêtée » jusqu'à l'absurde, dominant par là son entourage depuis l'enfance. Défiance et entêtement, par lesquels elle exerce le pouvoir, n'ont pas été transformés par l'amour qui, seul, a cette capacité d'offrir un « chez soi » (*Heimat*), une je-tu-ité (*Ichduheit*) et l'éternité comme foyer. Son ambition démesurée, née de la défiance et de l'entêtement, son mieux-savoir et -vouloir que personne, signifie pour elle la précarité d'un séjour serein auprès des choses et des êtres et une inlassable et fébrile intranquillité.

Ellen West ne sera pas parvenue à sortir d'elle-même et à se dépasser en tranchant le nœud gordien qui l'enserrait dans des contradictions insolubles. C'est pourquoi, dans sa résolution à mourir, elle s'est « trouvée et choisie elle-même ». Elle s'est aussi totalisée et parachevée pour se rejeter en bloc.

« La manière dont une personne meurt révèle comment elle a vécu. »

Liens d'intérêts

L'autrice déclare ne pas avoir de lien d'intérêts en rapport avec cet article.

Caroline Gros
caroline.gros3@wanadoo.fr
Psychanalyste
et docteure en philosophie

Références

1. Akavia N, Hirschmüller A. *Ellen West. Poésies, textes en prose, journal intime, historique clinique*. Argenteuil : Le Cercle Herméneutique, 2023.
2. Bleuler E. *Dementia praecox ou groupe des schizophrénies*. Paris : EPEL/GREC, 1993.
3. Foucault M. Binswanger et l'analyse existentielle. Paris : Seuil, 2021.